

Café littéraire "Teinturiers", réunion du 16 novembre 2011
Commentaires à propos de "Total Khéops" de Jean-Claude Izzo

Un homme revient dans sa ville, vingt ans après, la vengeance en tête. Un sujet maintes fois traité, dans les polars comme dans les westerns et qui aurait pu constituer à lui seul la trame pour l'ensemble du récit. Sauf que, et on le devine très vite, ce revenant n'est là que le temps du prologue, pour mettre en branle ce qui va suivre.

Un prologue superbe, tendu et sobre car il va à l'essentiel. Trois hommes. Dans ce prologue, le premier, Manu, n'apparaît déjà plus qu'au passé ; le deuxième, Ugo (son nom n'y est même pas cité : "il", "tu"...), au présent mais pas pour longtemps ; le troisième, Fabio, est juste évoqué et il n'apparaîtra au chapitre suivant, qu'une fois le deuxième sorti de scène.

Trois hommes, trois chevaliers (en anglais "knights" dans les jeux de cartes et non "valets" comme dans les nôtres) pour Lole la "dame de cœur". Et qui ne s'entretient pas pour elle, cela aurait fourni une matière dramatique trop banale. Autre originalité dans le scénario : il y a des années, Fabio, le héros principal, a "franchi la ligne" mais a rebours du schéma habituel du flic qui vire mauvais garçon. Et cette position de flic lui fournit des moyens pour rechercher les causes de la disparition de ses deux amis. Mais elle le place évidemment en porte-à-faux question vengeance. En fait d'ailleurs Fabio est rarement actif sous l'angle "castagne" et jamais sous l'angle "fusillade" car il a une sainte horreur des flingues (il s'en explique d'ailleurs à plusieurs reprises). Pas d'arme à feu, une vocation à se faire tabasser par des gros bras et même à se retrouver du "mauvais côté du bureau" face à certains collègues. D'une certaine manière il endosse en effet plutôt le costume du "privé" que celui du flic : un pied dans la loi, un pied (et parfois les deux) en dehors, il se contente de remuer la fange comme un pêcheur qui brouille la vase pour faire sortir le poisson et l'attirer (et les gros poissons de toutes sortes ne évidemment pas ici). Et encore, il faudra le meurtre de Leila pour qu'il se décide à se passer de la position d'observateur à celle d'acteur. Côté récit, c'est évidemment l'ambiguïté du rôle de Fabio et la multiplicité de ses adversaires qui font l'intérêt de "Total Khéops" car, comme le héros, le lecteur se perd souvent en conjectures sur la nature et l'origine de la menace.

Fabio Montale héros principal de ce polar ? Au bout du parcours, il me reste la sensation qu'il est moins "héros" que "héraut" de Marseille. Car c'est en fait cette ville dont Jean-Claude Izzo, nouvel Homère, se fait le chantre. Grandeur passée et chute annoncée, c'est le vrai thème de ce roman ainsi que de "Chourmo" et "Solea" qui le complètent.

Pour le côté "ombre", l'auteur cible trois maux qui gangrènent Marseille (1). D'abord le racisme (surtout anti-arabe), ensuite l'islamisme qui en constitue le pendant, l'un nourrissant automatiquement l'autre et réciproquement (chacun passant alternativement du statut de cause à celui d'effet). Enfin le crime organisé à grande échelle, qui fait son lit en utilisant les deux premiers fléaux et parfois en les suscitant s'il y trouve son compte. Ces trois "cavaliers de l'apocalypse marseillaise" sont à l'œuvre dans l'ensemble de la trilogie mais il est me paraît clair que l'auteur a souhaité confier à chacun un rôle prépondérant selon les volets : racisme dans "Total Khéops", islamisme dans "Chourmo" et crime organisé dans "Solea". Avec, en passant d'un volet à l'autre, un récit de plus en plus linéaire (au détriment, il faut le reconnaître, de la complexité et même de l'intérêt de l'intrigue), telle la trajectoire d'un obus, presque rectiligne au moment de l'impact final. Tout cela inscrit dans une histoire et une géographie sociologiques (et politiques) scrupuleusement analysées mais sans nuire à la fluidité du récit.

Pour le côté "lumière", le lecteur est bien servi également. Les couleurs et les odeurs, la mer, la pêche, les îles du Frioul, les calanques et la garrigue. Les saveurs aussi avec la cuisine locale, assortie des recettes et des tours de main idoines (2). Sans omettre, la tchatche avec les amis, les textes des poètes du coin, les vins de la côte et le pastis comme il se doit (3). Une mise en images qui dépasse les besoins de la couleur locale car il est permis de penser que les goûts et les menus plaisirs que l'auteur prête à plusieurs de ses personnages étaient probablement aussi les siens dans la vie réelle. Les inclure dans ses livres était probablement une façon pour lui de manifester son amour pour Marseille en témoignant de tous les petits et les grands bonheurs qu'elle lui avait donnés.

Peu de place pour les sons dans le décor, la musique en tient lieu. Avec un style accordé à chacun des protagonistes : rap pour les jeunes des cités, chansons françaises à texte pour les étudiants, flamenco ou latino pour Lole et jazz ou blues pour Fabio Montale.

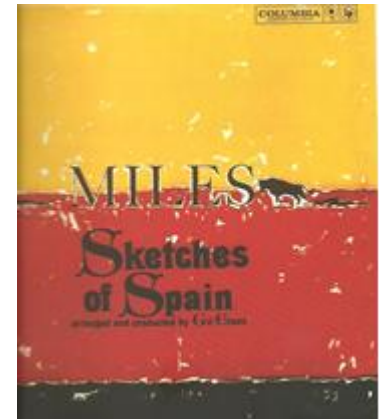
Le jazz est aussi peut-être là pour accentuer le côté "détective privé" du personnage. Ce qui explique l'intrusion du whisky (4) dans cet univers méditerranéen. Et pour en rajouter dans ce côté "privé", Fabio Montale se doit d'être un homme couvert de femmes, pour le malheur de la plupart d'entre elles... et pour le sien aussi d'ailleurs car il finit par être inmanquablement lâché par celles-ci... J'avais évoqué plus haut une reine de cœur (rien de très original, je le reconnais) mais en fait Jean-Claude Izzo sert à son héros un carré de dames dans son jeu (5).

Cette main permet à Fabio Montale de clore "Total Khéops" d'une façon apaisée (Manu, Ugo et Leila vengés, Marie-Lou délivrée de son mac, Lole retrouvée), une sorte de pont fragile sur l'abîme, compte tenu de ce qui précède.

Par égard pour celles et ceux qui n'ont lu ni "Chourmo" ni "Solea", je me garderai d'en déflorer le contenu. Mais comme c'est un morceau de jazz qui a donné son titre au dernier des trois livres, il me semble important de commenter l'ambiance musicale que Jean-Claude Izzo a posée sur ce roman.

L'origine du titre figure en page 26, par la bouche de Fabio Montale : "Et Miles Davis avait attaqué Solea. Un morceau que j'adorais. Que j'écoutais sans cesse, la nuit, depuis que Lole m'avait quitté. La solea m'avait-elle expliqué, un soir, c'est la colonne vertébrale du chant flamenco."

Le morceau est tiré de "Sketches of Spain", un 33 tours célèbre, enregistré à la fin de 1959 (6) dont la pochette originale montre un petit taureau noir sur un fond sang et or (le sable de l'arène ? les couleurs de l'Espagne ?). Une image qui suggère évidemment la chanson de Claude Nougaro mais qui pourrait également symboliser le dernier combat désespéré de Fabio Montale...



Solea est une composition pour orchestre de Gil Evans (qui en assume également ici la direction) où les martèlements obsédants des percussions rythment crescendo une course à l'abîme. Seul répit, par moments, un lamento épuré confié par le compositeur à la trompette aérienne de Miles Davis.

Tout le disque est une rencontre entre jazz et Espagne et dans cette symbiose c'est Solea qui porte les couleurs du flamenco. Solea, comme un adieu à la fusion entre Fabio Montale (le jazz) et Lole (le flamenco).

Un dernier point, celui du parallèle avec les adaptations cinématographiques tirées de cette "trilogie marseillaise".

- Il y a eu un "Fabio Montale" tourné il y a quelques années en trois épisodes pour la télé. Je ne me souviens ni du réalisateur ni de la distribution, à part évidemment Alain Delon. Tout y était taillé pour lui. Mais un contresens dans la composition car, depuis Melville, il n'y a plus moyen de lui faire endosser un rôle de loser. Et pour le reste, sans âme. A fuir, sauf à prendre plaisir d'y relever les incongruités par rapport à ce que Jean-Claude Izzo avait voulu rendre.

- Le film "Total Khéops" (2002) d'Alain Beverini est plus réussi, notamment grâce à une belle distribution avec des acteurs assez crédibles dans leurs rôles : Richard Bohringer (Fabio), Daniel Duval (Manu), Robin Renucci (Ugo), Marie Trintignant (Lole) et Maurice Garrel (Batisti). Beaucoup d'aspects du bouquin sont bien rendus mais certaines parties de l'intrigue sont sabrées (en particulier le côté "Leila" et sa famille, ce qui est regrettable) et le dénouement est trop simpliste.

Conclusion : l'adaptation idéale reste à tourner (j'aurais rêvé de Bernard Giraudeau en Fabio Montale, dommage...).

(1) Je ne céderai pas à la manie médiatique de la désigner par "La cité phocéenne" et je suis heureux de constater que Jean-Claude Izzo n'a absolument pas utilisé cette expression que les journalistes emploient jusqu'à la nausée sur les antennes.

(2) A ma connaissance le seul auteur de romans policiers à nous livrer aussi généreusement des recettes de cuisine est Jean-François Parot dans les aventures de Nicolas le Floc'h, commissaire au Châtelet (une série dont l'action se déroule au XVIIIe siècle).

(3) Merci à Jean-Claude Izzo de nous avoir épargné la pétanque, l'assent, les cigales et le reste du folklore marseillais à l'usage des touristes (tout ce que Jean Giono qualifiait de "pagnolades"...).

(4) Le choix du Lagavulin me surprend un peu. C'est un single malt raide et iodé, donc marin certes. Mais trop "boréal" à mes yeux pour le décor : pour autant que je m'en souviene, il me semble que c'est le malt d'élection de John Rebus, l'inspecteur de police écossais créé par Ian Rankin (à moins que ce ne soit le Laphroaig, encore plus iodé...). Personnellement, tant qu'à rester dans les whiskies d'Islay, j'aurais ici voté pour le Bowmore, aussi iodé mais nettement plus fruité.

(5) Cf. page 273 (dans l'édition "Série noire") : "Quatre dames. Babette pour l'amitié trouvée. Leila comme un rendez-vous manqué. Marie-Lou par une parole donnée. Lole perdue et attendue. Trèfle, pique, carreau, cœur."

(6) Outre les compositions de Gil Evans, le disque comprend un arrangement qu'il a réalisé sur un thème de "El amor brujo" (l'amour sorcier) de Manuel De Falla et un autre du mouvement lent du Concierto de Aranjuez de Joachim Rodrigo. Le disque "Sketches of Spain" a connu un regain de succès grâce à cette dernière plage, lorsqu'un arrangement de variétés sirupeux ("Aranjuez mon amour" !) a propulsé l'œuvre de Rodrigo dans les hits-parades environ une décennie plus tard.

Michel Heitzler, 15 novembre 2011.

Café littéraire "Teinturiers", réunion du 14 décembre 2011
Commentaires à propos de "Pourquoi moi ?" de Donald Westlake

La quatrième de couverture (édition de poche chez "Rivages/noir") cite une critique de Michel Lebrun qui accumule divers qualificatifs à propos de ce polar ("*désopilant*", "*hilarant*", "*bouffon*", "*facétieux*", "*vaudevillesque*", "*folâtre*", "*drolatique*"). Même si plusieurs de ces adjectifs peuvent s'appliquer à certains passages du texte (j'y reviendrai), ils ne me paraissent pas adaptés pour donner un aperçu du ton général de cette histoire. Pour ma part j'utiliserais plutôt les qualificatifs "*parodique*", "*absurde*" (ou plutôt "*non-sensique*", si tant est que cette transposition française du substantif américain "*nonsense*" soit acceptable...) ainsi que, par endroits, "*jubilatoire*".

Le moteur de l'intrigue est assez classique dans le domaine du roman policier : lancer différentes personnes à la recherche d'un objet (comme dans le *Faucon maltais* !), le "mac-guffin" cher à Alfred Hitchcock. Le *nonsense* consiste ici à multiplier à l'envi ces groupes antagonistes et à les amener à lier des alliances improbables. Et également à forcer le trait pour grossir à l'excès certaines facettes de leurs actes. Par exemple (page 82) : "*A trois heures de l'après-midi, dans les cinq districts de la ville, dix-sept mille trois cent cinquante quatre individus avaient déjà été interpellés à des fins d'interrogatoire*" (NDLR : ne pas oublier que ladite opération n'avait démarré que moins de dix heures auparavant au sein de la police municipale ...).

Le "héros" de cette histoire, en l'occurrence Dortmund, me semble appartenir au type "calamiteux" (je ne sais pas si c'est un personnage récurrent dans l'œuvre de Donald Westlake et si, dans ce cas, il a le même profil dans d'autres histoires). En caricaturant, on pourrait dire qu'il n'a eu dans cette affaire que deux idées : l'une, malheureuse, au début (le vol de la bague) et l'autre, judicieuse, à la fin (la replacer au point de départ, ce qui permet de boucler la boucle). Entre les deux, il ne fait que subir diverses avanies aussi bien de la part des truands que des forces de l'ordre.

En fait les vraies vedettes sont les flics, appariés par paires d'individus on ne peut plus dissemblables mais qui se complètent fort utilement (comme il se doit, selon les règles de base du roman policier).

A mes yeux, dans ce registre la palme revient incontestablement à Malcom Zachary ("*un agent du FBI, modèle Walt Disney*") qui plane à une telle altitude qu'il est perpétuellement déconnecté ou en retard d'un épisode. Pour lui faire pendant, un policier de terrain, l'inspecteur chef Francis Maloney, pragmatique mais impulsif. Dans leurs styles respectifs (deux conceptions incompatibles de l'action policière !), ils représentent des caricatures outrées mais fort réussies.

Leur première confrontation au cours du briefing de la police (pages 46 à 51) est un des morceaux de bravoure du livre, avec une mention spéciale pour l'exposé pédant de Zachary, émaillé d'euphémismes dont certains représentent des néologismes savoureux en raison de leur préciosité : "*larcin*", "*mouvementalisme*", "*ré-annexer*", "*implicite*", "*potentialisme*", "*transférance*" (NDLR : il ne manque plus que la "*bravitude*" pour compléter le lot !).

Un autre grand moment (pages 76 à 84) est constitué par la conférence de presse de Patrick Mahoney (son heure de gloire) où son numéro de duettiste - parfaitement rodé - avec le journaliste Jack Mackenzie est particulièrement succulent (NDLR : si je devais choisir un acteur pour incarner cette prestation de Mahoney, ce serait Georges C. Scott, en référence à son célèbre discours qui ouvre le film "*Patton*").

La troisième source (récurrente) de gags est constituée par l'obsession technologique d'Andy Kelp (le copain de Dortmund) et sa quête frénétique d'ubiquité en matière de liaisons téléphoniques. Une manie quelque peu surréaliste ⁽¹⁾ dont le lecteur se demande au début ce qu'elle vient faire dans le récit mais qui concourt finalement très efficacement au dénouement de l'intrigue (NDLR : le livre a été écrit en 1983 et, quelques années plus tard, cette jolie trouvaille de scénario aurait été réduite à néant par l'invention et la large diffusion du téléphone portable...).

Autre bonne idée, le PC de crise improvisé par les malfrats dans l'arrière-salle d'un bistrot, entreprise dans laquelle les protagonistes déploient une rigueur managériale impressionnante, qui vaudra d'ailleurs au

pire d'entre eux (Tiny Bulcher) la sanction immanente d'avoir à se muer en broyeur à documents lors de l'intervention de la police.

Dernier point à porter au crédit de Donald Westlake, sa rigueur dans la logique de l'intrigue grâce à un recyclage scrupuleux de divers "cailloux blancs" semés au fil du récit.

Au final, une histoire que j'ai lue sans déplaisir (et même avec jubilation en ce qui concerne les séquences savoureuses citées plus haut), une fois absorbées les premières pages où j'ai peiné à discerner dans quel style de polar l'auteur voulait embarquer le lecteur. Mais je dois le reconnaître également, un livre qui ne me laissera pas un souvenir impérissable. Sauf de façon très épisodique, je trouve que ce roman de Westlake ne met pas en valeur la veine "*nonsense*" de son histoire alors qu'elle recelait un fort potentiel de ce côté là. Il lui manque peut-être d'avoir confié le récit à un narrateur qui le conduirait à la première personne, introduisant un décalage permanent entre la réalité et sa propre perception des faits. Un ressort que l'on trouve dans des œuvres humoristiques (qui ne sont, il est vrai, pas des polars) de l'Américain James Thurber ou de Boris Vian (comme *Les fourmis* par exemple).

Je regrette enfin de ne pas connaître la version américaine originale qui est probablement plus "goûteuse" question style, bien que la traduction des passages qui m'ont le plus accroché me paraisse tout à fait efficace quant au rendu souhaité ⁽²⁾.

Pour en revenir au roman policier, le style parodique me paraît assez délicat à manier dans ce domaine littéraire. Et malgré une immersion régulière dans le genre depuis des années et une consommation soutenue des diverses productions de tous azimuts, j'avoue ne pas y trouver d'autres références de "polars burlesques". A moins d'y inclure des productions de Boris Vian (signées Vernon Sullivan) telles "*Et on tuera tous les affreux*" ou "*Elles se rendent pas compte*". Au passage, question "*nonsense*", il y a dans "*Vercoquin et le plancton*" (NDLR : une autre de ses œuvres qui n'est pas un polar) un épisode qui se situe encore plus loin dans la démesure que le passage de la page 82 cité plus haut (au chapitre XIII de "*Vercoquin...*", l'un des personnages – Miqueut – reste au téléphone pendant trois mois sans interruption et entre-temps "*il y avait eu la guerre et l'Occupation...*" !).

Je conclurai en remarquant que le genre "polar parodique et humoristique" semble plus volontiers visité par le cinéma que par la littérature : parmi les réussites je citerai "*Les tontons flingueurs*" et "*La panthère rose*" (un nom farfelu de joyau dont Donald Westlake a pu s'inspirer en choisissant le nom "Brasier de Byzance"). Parmi les autres sources évidentes de Donald Westlake, il faut bien sûr mentionner "*M le Maudit*" de Fritz Lang en ce qui concerne la séquence du tribunal des malfrats.

Enfin le découpage et la dynamique du récit, ainsi que la truculence de certains personnages, pourraient constituer une base valable pour une adaptation cinématographique, à condition d'étoffer un peu plus le personnage de Dortmund (façon Woody Allen dans "*Prend l'oseille et tire-toi !*" par exemple).

(1) Mais pas totalement invraisemblable, si je puis me permettre de citer un souvenir personnel datant du milieu des années 1960. J'avais connu à la Faculté des sciences de Nancy un maître-assistant féru de mécanique automobile, qui roulait dans une vieille Renault *Frégate* (qu'il entretenait lui-même), un modèle presque déjà *vintage* à l'époque. Soucieux de pallier aux défaillances éventuelles, il en possédait 8 autres exemplaires à des fins de dépannage par "cannibalisme", certains entreposés dans son jardin, un autre à demeure à la fac et quelques-uns judicieusement parqués à des points stratégiques de son parcours quotidien (5 km) entre ces deux lieux...

(2) Avec cependant un bémol en ce qui concerne le titre : la première traduction ("*Ça n'arrive qu'à moi*"), indiquée au verso d'une des pages de garde, me paraît plus judicieuse que "*Pourquoi moi ?*", trop littérale à mes yeux...

Un contexte minutieusement brossé

Jeune universitaire chinois expatrié aux USA à l'âge de 35 ans (donc un "Chinois d'outre-mer" comme l'un de ses personnages), Qiu Xiaolong n'a eu qu'à puiser dans les péripéties de son existence pour planter le décor géographique, historique, politique et sociologique où faire évoluer ses personnages. Un matériau de base propre à susciter l'intérêt des lecteurs occidentaux puisque ce roman policier, écrit en langue anglaise et sorti aux USA en 2001, a pour cadre la société chinoise deux ans environ après les événements de la place Tien An Men.

Visiblement ce sont aussi les réminiscences de sa vie à Shanghai qui lui ont servi pour créer une galerie de personnages secondaires dont les plus attachants sont des personnes du petit peuple, qui ont subi les violents changements de cap du régime depuis les années cinquante et qui tentent de survivre dans un environnement politique et social qui évolue à grande vitesse. C'est un cadre riche et varié pour une œuvre romanesque mais c'est, de l'aveu même de l'auteur, une contrainte qui contribue à l'obsolescence rapide des opinions qui peuvent être formulées, même dans une fiction : *"A partir d'une histoire, les gens ont l'habitude de tirer une morale ou un sens. Mais dans la Chine moderne, le sens est déterminé par le contexte historique et politique. Le problème est qu'avec un contexte glissant d'un mouvement politique à l'autre, le sens est lui aussi construit et déconstruit en permanence.... Une histoire contée dans les années 50 avec la ferveur révolutionnaire du 'Grand bond en avant' peut se révéler comique dans le contexte des années 70 ou totalement contredite selon l'idéologie des années 90"* ⁽²⁾.

"P" comme Police, Poésie, Politique : trois piliers pour le héros principal

Que serait un roman policier sans un investigateur de choc ? Ici en l'occurrence il s'agit d'un jeune inspecteur (principal) de police (récemment promu), flanqué comme il se doit d'un assistant plus âgé, tout aussi intègre et scrupuleux que lui. L'auteur a délibérément choisi de placer son héros sous le feu des projecteurs en lui attribuant, outre ses responsabilités professionnelles, une position non négligeable dans la hiérarchie du Parti et une certaine *aura* dans le domaine littéraire puisque plusieurs de ses poèmes ont été publiés dans la presse et favorablement accueillis.

Bref une "étoile montante" dans trois domaines, sans que l'on puisse toujours déterminer lequel a été déterminant pour son ascension sociale rapide (mais il est évident qu'il y a des interférences). Cette situation de "vedette" suscite évidemment des inquiétudes et des jalousies mais aussi des dévouements, qui sont autant de ressorts pour l'intrigue.

Que la politique interfère avec l'enquête (et contraigne l'inspecteur Chen Cao à calculer sans cesse "ce qu'il peut faire et ne pas faire") n'est évidemment pas surprenant (voir plus haut). L'intrusion presque permanente de la poésie, via des citations de poètes classiques ou via des improvisations du héros, est bien plus inhabituelle. Qiu Xiaolong, orfèvre en la matière, est ici à son affaire ⁽³⁾ mais ces "apartés" poético-philosophiques sont aussi une façon pour le héros (et pour l'auteur ?) d'exprimer de façon plus ou moins édulcorée ses sentiments et ses opinions.

L'autre de ses propres péchés mignons dont l'auteur dote son héros est l'art culinaire, ce qui nous vaut un certain nombre de recettes locales alléchantes ⁽⁴⁾.

Une intrigue réaliste mais assez convenue

Tous ces éléments pimentent de façon fort agréable une intrigue qui serait assez terne sans ces adjuvants. L'auteur consacre beaucoup de pages à mettre le décor en place et l'enquête se traîne un peu. Il faut ensuite un bon tiers du bouquin pour identifier le coupable potentiel (lequel n'apparaît d'ailleurs presque pas dans le récit) et rien moins que le reste des pages pour arriver à accumuler les preuves nécessaires pour le coincer (pas très flamboyant certes mais combien proche du travail des policiers dans la réalité !). La conduite de l'enquête ne se corse vraiment que dans les dernières pages lorsque nos policiers sont obligés de ruser suite aux pressions politiques. *In fine*, il convient de créditer l'auteur d'avoir su ménager quelques retournements dans l'exploitation et les conséquences politiques d'un dénouement qui, sans cela, eût été assez prévisible.

Un accueil critique chaleureux

"*Mort d'une héroïne rouge*" est le premier polar où officie l'inspecteur principal Chen Cao. Le contrat signé avec l'éditeur à cette occasion, obligeait Qiu Xiaolong à écrire deux autres livres avec les mêmes personnages, une clause qui, de son propre aveu, n'avait pas initialement suscité chez lui beaucoup d'enthousiasme. La situation a apparemment bien évolué depuis, puisqu'à ce jour sept polars où apparaît Chen Cao ont été publiés en France. Un huitième doit sortir le mois prochain.

Un livre qui se lit sans déplaisir mais sans passion, plus pour apprendre des choses sur la Chine contemporaine que pour l'intérêt de l'intrigue. Par curiosité et pour ne pas fonder mon jugement sur un seul des opus de la série, je viens d'attaquer le dernier disponible à ce jour en France, "*Les courants fourbes du lac Tai*", un polar centré sur les problèmes que l'industrialisation intensive pose sur le plan de l'environnement. Mais rien de bien passionnant dans les soixante-dix pages que j'ai lues...

(1) Se prononce, paraît-il, "*tchou chao longue*".

(2) Propos extraits d'une interview de Qiu Xiaolong (en anglais, sur le site de l'auteur) parue en 2008 à propos de son recueil d'anecdotes sur la vie dans un quartier de Shanghai, intitulé "*Cité de la poussière rouge*" (publié en feuilleton dans *Le Monde* en août 2008)

NDLR : ce texte (comme celui cité en note ⁽³⁾) provient de sources Internet (interviews, critiques de presse) accessibles via les "liens externes" de l'entrée "Qiu Xiaolong" dans *Wikipédia* (diverses sources fort intéressantes puisqu'elles donnent directement la parole à l'auteur)

(3) Qiu Xiaolong, fin connaisseur de la poésie chinoise et poète lui-même, a par ailleurs soutenu une thèse sur le poète anglo-américain T.S. Eliot et enseigne la littérature à l'université Washington de St Louis (Missouri).

Il avoue que d'écrire en anglais lui a d'abord posé quelques problèmes mais que le fait de résider aux USA lui a conféré une liberté indispensable ainsi qu'une distanciation utile pour évoquer les problèmes politiques, économiques et sociaux en Chine. Et il n'a pas évidemment pas manqué de citer un poète classique (Sou Dongpo) à l'appui : "*Vous ne pouvez voir le vrai visage du Mont Lu parce que vous êtes dans les montagnes*".

(4) NDLR : dans les polars traditionnels américains, les flics et les "privés" ont tendance à boire sec. Dans la sélection des œuvres retenues cette saison au sein de notre café littéraire, je constate par contre une forte proportion d'œuvres où l'art culinaire est glorifié et savoureusement illustré (Jean-Claude Izzo, Manuel Vásques Montalbán, puis maintenant Qiu Xiaolong : il n'y manque plus que Jean-François Parot et ses recettes du XVIII^e siècle !).

(5) "*Mort d'une héroïne rouge*" a reçu en 2001 l'*Antony Award* de la première œuvre et a été classé plus tard par le *Gardian* parmi les 10 meilleurs romans policiers et par le *Wall Street Journal* parmi les 5 meilleurs romans politiques de tous les temps.

Michel Heitzler. Bondoufle, le 18 avril 2012

Le polar sous le signe de la politique

Dans notre cycle "polar", nous avons précédemment sélectionné deux œuvres où le contexte (socio)politique jouait un rôle important. Après l'Espagne "post-Franco" et la Chine "post-Mao", la France "post-68" apparaissait donc comme un cadre historique prometteur et, dans cette optique, Didier Daeninckx comme un écrivain incontournable. Le choix de cet auteur me semble judicieux mais pas celui de l'ouvrage et, si j'avais été présent à notre précédente séance, ce n'est pas pour "Mort au premier tour" que j'aurais voté. J'expliquerai plus loin pourquoi ce choix suscite en moi à la fois frustration et regrets mais auparavant je me dois de commenter ce livre qui n'est dépourvu ni d'intérêt ni de séduction.

Un contexte riche de potentialités

Une des règles de base du polar est d'immerger les protagonistes dans un milieu où les motivations de personnages très divers en font autant de suspects potentiels. Le vivier est ici particulièrement bien fourni : les potentats locaux (politiques, industriels et syndicaux) et les contestataires de tous bords évoluent dans un environnement historique et social explosif : l'agitation post soixante-huitarde (affaire Tramoni) n'est pas calmée, l'écologie prend son essor face aux tenants du nucléaire et les "années Pompidou" ont suscité de nombreuses mutations dans l'industrie. En outre le choix de l'Alsace comme théâtre d'opérations permet à l'auteur d'agrémenter le tableau par l'évocation de pesanteurs traditionalistes et de quelques velléités autonomistes, sans oublier l'influence possible de l'agitation dans la jeunesse outre Rhin (les "années de plomb").

Le choix d'un jeune inspecteur "de l'intérieur" (c'est à dire, dans le jargon local, "non-Alsacien") pour mener l'enquête sert à l'auteur de prétexte pour inclure dans le récit la formation de ce "bleu" les explications que lui fournissent ses collègues alsaciens à propos de diverses traditions ou "légendes urbaines" strasbourgeoises. Un "bleu" qui, à en juger par sa consommation de bières et de filles du quartier "chaud" semble s'être rapidement intégré malgré l'obstacle dialectal...

Un héros plutôt décontracté (en apparence)

L'auteur promène le lecteur dans l'entourage de chacune des personnes qui ont eu des rapports avec la victime (c'est la base d'une enquête policière...), sans forcément lui livrer le fil des réflexions qui guident l'inspecteur Cadin (démarche également classique pour préserver l'intérêt du récit). Il y a chez son héros un côté décontracté, un air de "ne pas y toucher" qui surprennent un peu chez un inspecteur débutant : ce comportement serait plus vraisemblable chez un policier un peu plus rassis (comme chez Fred Vargas où Jean-Baptiste Adamsberg est toujours un peu en retrait). Cette attitude n'a pas l'air de choquer sa hiérarchie qui semble lui laisser totalement la bride sur le cou (à une ou deux exceptions près, cf. la scène avec le sous-préfet), alors qu'il s'agit tout de même de sa première affaire et qu'il travaille une grande partie du temps en solo.

Le comportement de Cadin découle certainement en partie de sa trajectoire personnelle où Didier Daeninckx nous laisse deviner quelques expériences anarcho-libertaires dans son parcours avant de devenir flic. Un CV précieux pour infiltrer les milieux où naviguent certains suspects potentiels et un atout pour anticiper leurs réactions. En somme, il ne manque pas de caractéristiques qui auraient pu (ou qui pourraient) facilement à l'occasion le placer de l'autre côté de la barricade... Et le lecteur devine sans peine que pour la suite de sa carrière, son passé et son profil ne manqueront pas de lui attirer quelques problèmes avec certains collègues "très à droite" ou avec sa hiérarchie (ce sont parfois les mêmes personnes...). *In fine*, c'est d'ailleurs ce qui lui arrive puisqu'il est muté à Hazebrouck ⁽¹⁾ pour avoir "trop bien" élucidé une affaire connexe auparavant enterrée par certains de ses prédécesseurs.

Un style attractif et gouleyant

L'un des attraits de ce polar réside dans l'écriture, émaillée de remarques caustiques (où l'auteur laisse transparaître ses sympathies et ses aversions politiques) ou encore de métaphores et d'images savoureuses (mais parfois un peu faciles...).

Quelques exemples (la pagination mentionnée est celle de l'édition Denoël, pas celle en édition de poche).

- p. 10 : "*Cette fois l'estafilade (NDLR : sur la 1^e page du quotidien glissé sous la porte) détachait le buste du maire de Strasbourg de sa main serrant celle d'un électeur alors que chacun savait que dans cet exercice Pierre Pflimlin n'était pas manchot*".

- p. 18 : "*L'accusé assis entre deux gendarmes comme un exemplaire des Misérables entre deux éléphants bleus*".

- p. 19 (à propos d'un prévenu face à un juge) : "*Il voyait un salaud et, en face, quelqu'un qui prospérait, au nom de la bonne conscience sur cette saloperie*".

- p. 21 : "*il (le commissaire) dramatisait les enjeux de la tâche la plus prosaïque... La répression du stationnement abusif relevait du langage de commandos dans les lignes ennemies*".

- Chap. 2 (le titre) : "*Interdiction des pollutions, sauf nocturnes*"

Tout un style qui fait que le lecteur a parfois du mal à prendre l'histoire au sérieux....

En conclusion c'est autant une série de tableaux de genre qu'un roman policier. Tout cela se lit sans déplaisir mais sans laisser une impression impérissable (à cause notamment d'une conduite de l'intrigue un peu lâche). Et dans les "petits" plaisirs" que m'a procurés ce livre, mes origines alsaciennes entrent pour beaucoup : je connais un peu Strasbourg et certains quartiers (hors des coins touristiques) où le héros nous entraîne recèlent bien des charmes (NDLR : *mais non, je ne fais pas allusion à certains de ceux dont notre héros profite largement...*). Et j'ai découvert des tas d'anecdotes que j'ignorais (j'espère que celle à propos du décor masqué, œuvre du peintre Hans Arp, est vraie, le contraire serait dommage).

Mais...

J'en viens maintenant à l'explication de mes deux qualificatifs soulignés plus haut.

Frustration

C'est une première œuvre mais le style en est déjà très abouti par endroits, ce qui ne cadre pas. Et pour cause, puisque ce roman initialement paru en 1982 a été entièrement réécrit puis republié en 1997. Il aurait donc été passionnant d'un point de vue littéraire de pouvoir comparer les deux versions. Hélas la première est quasi introuvable ou alors à des prix prohibitifs... Je n'ai pas réussi à dénicher sur Internet, des articles où l'auteur se serait expliqué sur les motifs fournis qui l'ont amené à une telle refonte. Peut-être, la venue (tardive) de son deuxième roman "*Meurtres pour mémoire*", sous les feux de l'actualité (voir pourquoi plus bas) y a-t-elle indirectement contribué ?

Regrets

Car, si j'avais été présent le 18 avril dernier, j'aurais proposé le choix de "*Meurtres pour mémoire*": je vais donc (*une fois de plus...*) sortir des "figures imposées" et tenter, dans ce qui suit, de vous donner envie de lire cet autre livre.

Deuxième livre de Daeninckx où intervient (assez peu d'ailleurs) l'inspecteur Cadin, il est dans un registre beaucoup plus sérieux que le précédent.

D'abord parce que l'intrigue se caractérise par un fond historique et un cheminement d'une toute autre densité.

Ensuite et surtout, son originalité première consiste dans le décalque presque parfait entre la connaissance d'un fait historique par les investigateurs (de fiction) dans le roman et la connaissance qu'en avaient très probablement (statistiquement) la quasi-totalité des personnes qui l'ont lu à sa parution (je ne dispose évidemment de données chiffrées sur ce lectorat initial : le premier tirage du bouquin pourrait nous éclairer à ce propos). Les uns (les héros) et les autres (les lecteurs) se trouvaient exactement dans la situation

(rare) de découvrir peu à peu les tenants et les aboutissements d'un (authentique) événement historique d'importance dont la mémoire avait été quasiment effacée : en l'occurrence les massacres de centaines d'Algériens de Métropole, à Paris le 17 octobre 1961. Je m'explique.

Ce bouquin de Didier Daeninckx sort des presses en décembre 1983 et est publié en 1984 (*mais quand exactement?*), "planqué" en quelque sorte au sein du flot de littérature policière que constitue la collection "Série noire" chez Gallimard. Personnellement je ne l'ai pas lu à sa sortie, mais seulement quelque temps après avoir vu le téléfilm éponyme de Laurent Heynemann, qui a constitué pour moi un déclencheur, comme sans doute pour la grande majorité des spectateurs. Ce film est passé à la télé le 26 janvier 1985, simple pièce du cycle (copieux et assez inégal ⁽²⁾) intitulé "Série Noire" produit par la société *Hamster production*, (pas de DVD répertorié ni d'ailleurs de rediffusion, à ma connaissance du moins). Le metteur en scène n'avait donc pas chômé (moins d'un an pour sortir son film) mais, déjà réalisateur de "*La question*" (d'après le livre de Henri Alleg), il ne pouvait évidemment pas manquer de s'emparer d'un tel sujet.

Car, pour moi comme pour la majorité des Français, les massacres du 17 octobre 1961 avaient été complètement "recouverts" par ceux de la station de métro "Charonne" quelques mois plus tard (8 février 1962). Il faut dire qu'aussi bien les pouvoirs en place, que l'opposition parlementaire et même le FLN (organisateur de la manifestation) avaient, pour des raisons évidemment différentes, tout fait pour occulter l'affaire.

Et très peu de journalistes avaient osé ou voulu mener des investigations. Le premier livre (à une exception près...) traitant du sujet est "*La bataille de Paris, 17 octobre 1961*" de l'historien Jean-Luc Einaudi, publié en 1991, donc bien après le roman de Daeninckx. Cette publication d'Einaudi déclenchera quelques années plus tard un procès en diffamation intenté (et perdu) par Maurice Papon. Mauvaise pioche pour ce dernier, qui s'est ainsi trouvé ramené sous des projecteurs qu'il avait cherché à éviter pendant des décennies. Avec au bout du chemin (par ricochet ?) l'ouverture du procès de Bordeaux en 1997 et la condamnation en 1998 de l'ancien préfet de la Gironde pour complicité de crimes contre l'humanité pendant l'occupation nazie.

Les massacres du 17 octobre 1961 n'entraient évidemment pas dans le champ de l'accusation au procès de Bordeaux puisqu'ils étaient couverts par la loi d'amnistie incluse en 1962 dans les accords d'Evian.

Est-ce à dire que ces événements n'avaient pas enfin commencé à ressurgir et qu'ils ne pesaient pas d'une certaine façon dans l'opinion publique, sans doute encline à établir un lien (comme avaient fini par le faire les deux héros de "*Meurtres pour mémoire*") entre des événements historiques fort éloignés ? Dans une affaire comme celle du 17 octobre le travail des historiens est évidemment essentiel mais il est nécessaire que le terrain soit préparé dans le public et c'est généralement la presse qui active cette caisse de résonance. Or ici c'est un roman (et qui plus est, un polar !) qui a joué ce rôle...'

Quelle fut l'importance exacte du roman de Didier Daeninckx dans l'émergence de ce cheminement, je n'ai pas d'éléments pour l'évaluer. Mais je serais incapable de citer un autre roman policier qui se soit trouvé placé dans une position aussi lourde de conséquences ...

L'image forte qui me reste dans les yeux en conclusion de cette histoire, est le plan final du film de Laurent Heynemann où apparaît Georges Marchal qui campe l'ancien haut fonctionnaire de Vichy (ici dénommé Pasquier... et Veillut dans le livre) : lorsqu'il est enfin démasqué, on voit ses traits se décomposer en un rictus terrifiant (évoquant pour moi celui de Céline dans ses vieux jours), tandis que s'élève en voix *off* le commentaire suivant "*Et ce fut comme si son passé lui sautait tout d'un coup au visage...*" (NDLR : citation faite de mémoire, l'exactitude du texte n'est pas garantie).

(1) Un clin d'œil évident à une actualité de 1976 qui a valu à cette ville du Nord la "gloire" de donner naissance à un verbe (comme Limoges quelques décennies auparavant...) suite à la promotion-sanction du procureur Etienne Ceccaldi, coupable d'un zèle intempestif dans une affaire d'entente entre compagnies pétrolières à Marseille (comme quoi, "*Bienvenue chez les Ch'tis*"....).

⁽²⁾ Quelques réalisateurs de talent s'y sont illustrés et les productions faisaient se côtoyer de vieux routiers (ici Georges Marchal), des "seconds couteaux" habitués des polars et de jeunes comédien(ne)s d'avenir (ici Christine Boisson, Christophe Malavoy et François Berléand).

Michel Heitzler, 23 mai 2012